

## CHAPITRE II.

*Que les peuples sont continuellement avertis par leurs malheurs de corriger leurs Loix. La fortune les favorise souvent dans cette entreprise. On ne peut réprimer efficacement l'avarice ou l'ambition, qu'autant qu'on travaille à les réprimer toutes deux à la fois.*

JE ne vous ai point interrompu, dit Milord à notre Philosophe, qu'aurois-je pu vous dire? Entraîné par la force de vos raisonnemens, affligé par de tristes vérités, j'ai presque perdu l'espérance de voir l'Europe heureuse. Quoi! quand nous aurions les Loix des Spartiates, nous ne pourrions pas nous flatter de vivre éternellement! Quel intervalle immense avons nous donc mis entre le bonheur & nous? Par quel art, par quel secours pourrions-nous le franchir? Je compare nos Etats à des vaisseaux battus par la tempête, dont les mâts sont brisés, qui auroient

perdu leur bouffole, & qui errans au gré des flots, ne sauroient plus de quel côté diriger leur route. La comparaison n'est pas juste, Milord, reprit notre Philosophe en souriant: vous naviguez au hasard, & je vous apporte une bouffole: je vous apprends votre route; de quoi vous plaignez-vous? A l'égard de vos mâts brisés, peut-être que la fortune vous jettera sur quelque plage où vous en trouverez. Pourquoi plaifanter, dit Milord, quand il s'agit d'un objet si important? Vos consolations sont désespérantes. Je le vois, les maux des hommes sont sans remède; j'ai regret à mes erreurs, elles étoient agréables. Ne parlons plus de vos Loix, l'humanité ordonne de cacher à un malade que sa maladie est incurable.

J'en conviens, repartit notre Philosophe: un médecin doit cacher une vérité cruelle; mais ne comparez pas, je vous prie, les maladies du corps politique à celles du corps humain. La médecine ne peut m'indiquer aucun suc, aucun remède, aucun régime qui me rende des poulmons dévorés par un ulcère, & qui

me suffisent à peine pour respirer ; c'est parce qu'elle est incapable de me guérir , qu'elle doit me laisser l'espérance. Mais la politique qui crée à la société les organes de la vie qui lui manquent , & dont tous les remèdes sont infailibles ; elle trahiroit les hommes si elle leur cachoit la vérité. Les peuples ressemblent à ces malades qui n'ont pas la force de prendre une potion amère , ou de souffrir une opération douloureuse : il faut les intimider pour leur donner du courage ; ce seroit les trahir , que leur cacher leur situation.

Nous sommes avertis continuellement par nos malheurs , de nous faire d'autres Loix que celles dont nous nous plaignons ; & pendant longtemps je conviens que ces avertissements sont inutiles. A mesure qu'une nation prend de nouveaux vices , il paroît qu'elle devient plus incapable de recevoir une réforme ; & qu'enfin il lui est impossible de se corriger : c'est une erreur. Les vices sont doux à leur naissance ; & d'ailleurs , une partie des citoyens les tourne alors à son profit , travaille à nous les

faire aimer , & se sert de nos passions pour satisfaire les siennes : voilà pourquoy les hommes ne se corrigent jamais que tard. Mais quand les vices sont enfin sentis leur amertume déchirante , quand tous les ordres de la République souffrent également des désordres ; il se forme naturellement entre eux une conjuration ; & si un peuple ne se corrige pas , il ne faut s'en prendre qu'à son ignorance. La Pologne est une grande preuve de cette vérité. Tant qu'elle n'a point été menacée de la ruine entière de sa liberté , tant qu'une partie des grands a trouvé quelques avantages dans l'anarchie , on a essuyé inutilement plusieurs orages. Mais aujourd'hui que la Russie a manifesté ses projets ambitieux , qu'elle opprime tout également , & réduit le Roi à n'être que le ministre de ses volontés ; aujourd'hui que tout gentil-homme Polonois se voit menacé d'être traité comme un Russe , & sent que les Loix qui ont fait ses malheurs , ne peuvent les réparer ; il desire sans doute la réforme de son Gouvernement. Si la Pologne parvient , avec le secours de la Porte , à secouer le

joug, ce ne sera que son ignorance qui l'empêchera de se corriger: elle a assez souffert pour ne rejettér aucun remède, quelque amer qu'il soit, pourvû qu'il puisse guérir ses maux.

On diroit que la fortune sert quelquefois les Etats, sans qu'ils le sachent, sans qu'ils s'en doutent, sans qu'ils le desirent. Je vous parlois tout-à-l'heure, continua notre Philosophe, d'un évènement étranger à la constitution de Lacédémone, qui altéra les mœurs & perdit les Loix de cette République; n'y auroit-il pas aussi quelquefois de ces évènements extraordinaires & imprévus qui arrachent un peuple à ses vices, & le mettent dans la nécessité de faire de nouvelles Loix? Vous ne voulez rien espérer, Milord, en voyant l'extrême corruption de l'Europe; & moi, j'ose encore espérer quelque chose, en voyant les extrêmes bisarreries de la fortune.

Humiliés, avilis, dégradés sous le Gouvernement dur & arbitraire de Charles XI, nous courions au-devant de la servitude, & nous aurions été dans l'impuissance de rompre nos

chaînes, si des évènements qu'il étoit impossible de prévoir, ne nous eussent poussés malgré nous hors de l'abyme où nous étions. Vous vous rappelez avec quel art ce Prince s'étoit emparé d'une autorité que nos Loix lui refusoient. Après s'être servi des torts de la noblesse pour la rendre suspecte & odieuse aux autres ordres, il se servit de leurs forces pour l'accabler. Enrichi de ses dépouilles, il corrompit les chefs du Clergé, des Bourgeois & des Paysans; il intimida le reste; & toute la Suède, étonnée du joug sous lequel elle étoit soumise, voulut se plaindre; mais on étouffa ses murmures. Sous un Prince devenu despotique, & qui, doutant encore de sa puissance, vouloit cependant régner par la crainte, ce fut un crime que de se souvenir des anciennes libertés de la Nation. En violant tous nos droits, on ne daignoit pas même nous promettre de les respecter dans la fuite; en un mot, il fallut paroître esclave pour être en sûreté dans sa maison. Nous nous avilîmes jusqu'à aller briguer les faveurs d'une Cour qui ne mettoit aucune borne à ses

injustices. Entourés d'espions & de délateurs, nous n'osâmes plus nous fier les uns aux autres; chaque bon citoyen crut être seul bon citoyen dans l'Etat; il ne sentit que sa foiblesse; il désespéra du salut de la chose publique, comme vous en désespérez en ce moment; & il ne subsista aucune trace de l'ancien esprit de la nation.

Pendant la minorité de Charles XII, nous ne montrâmes aucun desir de recouvrer nos anciennes prérogatives. Nous aurions été perdus pour toujours, si ce Prince, en commençant à se connoître & à gouverner par lui-même, n'eût été occupé qu'à jouir de la fortune immense que son pere lui avoit laissée, & que la Cour fût devenue une école de volupté & de servitude. Nous aurions encore été perdus, si, se livrant à la politique triste, soupçonneuse & cachée d'un Tibere, il se fût appliqué à rendre plus solide une autorité qu'il auroit craint de perdre. Qui n'admira les hasards heureux par lesquels la fortune nous ramenoit à la liberté, en nous soumettant au Prince le plus intraitable,

le plus altier & le plus despotique qui fût jamais? vous savez avec quel mépris il nous traita. Il nous menaça, dit-on, de nous envoyer sa botte pour nous gouverner. Mais si Charles XII ne pouvoit souffrir aucune opposition à ses volontés, c'est qu'il sentoit en lui, je ne fais quelle élévation, je ne fais quelle impatience sublime, qui lui persuadoient qu'étant fait pour étonner les hommes, rien ne devoit lui résister. Heureusement pour nous, nos voisins qui ne le connoissoient pas, l'irritèrent; il est indigné qu'on ose ne le pas ménager; il ordonne la guerre, & il part plein de l'espérance, ou plutôt de la certitude de se venger. Tous les jours nous apprenons une nouvelle victoire qu'on ose à peine croire: l'héroïsme romain & contagieux qui passe du Prince à ses soldats & à tous ses sujets, nous retire de notre abattement; & l'enthousiasme avec lequel nous admirons un héros, nous prépare à ne plus obéir servilement à un autre homme. C'est ainsi, & je n'en doute pas, que la Grèce écrasée par Philippe, reprit une partie de ses

anciens sentimens au bruit des exploits d'Alexandre, rougit de son esclavage, & soupira après sa liberté.

Nous avons besoin de bien d'autres évènements encore plus extraordinaires que les premières victoires de Charles, pour nous faire une fortune digne de nous. Nous aurions été accablés de la gloire & de la réputation de notre Héros, s'il fût rentré triomphant dans ses Etats. Il falloit qu'il fût vaincu à Pultava, qu'il allât chercher une retraite à Bender, & s'opiniât à y perdre plusieurs années précieuses à son ressentiment; pour que nous puissions voir renaître les diètes presque oubliées de la nation, recourir à des Loix que nous avions aimées, & apprendre à nous suffire à nous-mêmes. C'étoit beaucoup; tout cela cependant ne suffisoit pas pour nous rendre libres. Bibing, Horn, Ferfen, Creutz, noms chers à la Patrie & dont la gloire vivra éternellement. Que leur auroit servi à eux & à nous de chercher dans les ruines de l'Etat les restes épars de notre constitution, & de préparer à des Loix plus sages un fondement plus

solide, si Charles rentrant en aventurier dans son Royaume, n'y eût en quelque sorte porté le malheur qui le suivoit? Il falloit que, plus occupé de ses ennemis que de ses sujets, il nous lassât de son héroïsme; il falloit qu'occupé de sa seule vengeance, il négligeât le sort de la Suède après lui: il falloit qu'il ne laissât point de fils pour lui succéder; il falloit que la mort l'arrêtât au milieu de sa carrière, & avant que la pesanteur de l'âge le fixât dans sa Capitale.

Je m'arrête, Milord, à vous faire remarquer toutes ces circonstances extraordinaires, pour vous prouver combien la fortune est puissante, & avec quel art elle prépare quelquefois, ménage & conduit les évènements qui doivent donner un nouveau caractère à tout un peuple. Si j'examine en détail l'Histoire de toute l'Europe, je trouverois vraisemblablement qu'il n'y a point de nation qui n'ait reçu les mêmes faveurs de la fortune, & qui n'eût pu se corriger, si elle eût su combien il lui importoit de se délivrer de ses vices & de ses préjugés. En apprenant la mort d'un

Prince qui nous avoit gouvernés arbitrairement, nous parûmes des hommes libres & dignes de l'être toujours. On le regréta, on le plaignit, on l'aima, on l'admira plus que jamais, parce que nous avions son courage; cependant on ne fut occupé qu'à élever l'édifice d'un nouveau Gouvernement, parce que le pouvoir arbitraire nous avoit appris qu'on ne peut être heureux que par le secours & sous la protection des Loix. Tout intérêt étranger à la liberté fut négligé. Nous parûmes délivrés & des vices qui nous avoient soumis à Charles XI, & des vices encore plus dangereux avec lesquels le despotisme nous avoit familiarisés. Nous n'eûmes tous qu'un même esprit. Nous oubliâmes nos anciennes jalousies, nos haines, nos rivalités, nos injustices, nos injures, nos reproches, nos soupçons, & jusqu'aux passions dont il semble que le cœur humain ne se sépare jamais, quand il en est une fois infecté.

Qu'un Historien fidèle de ces événemens, instruisse la postérité, donne aux hommes l'espérance d'un avenir

OU PRINCIPES DES LOIX. *Liv. II.* 185  
 heureux, & nous apprenne que la nature inépuisable dans ses bienfaits, produit encore de ces ames fortes & courageuses que nous admirons dans la Grèce & dans Rome. La noblesse, à qui on avoit confisqué sous les derniers régnes, ses maisons & ses terres, ne songea point à y rentrer. Personne ne réclama ses droits particuliers, personne ne pensa à réparer ses pertes, & à rassembler les débris de sa fortune domestique. Nous avions tout l'héroïsme de Charles XII; mais nous nous propositions une fin plus juste. Par une espèce de prodige, nous, qui pendant les longues disgraces qui suivirent la journée de Pultava, n'avions été attentifs qu'à soutenir l'Etat chancelant, & ne rien faire qui ne fût digne du courage outré de notre Prince; nous fîmes avec joie des sacrifices à nos voisins, pour nous livrer à des soins plus importants que des sièges & des batailles. Il est beau, sans doute de s'enfouir sous les ruines de sa Patrie; mais il est plus beau encore d'élever un grand édifice sur ces ruines. Nous eûmes la sagesse de penser que l'établissement des Loix &

d'un sage Gouvernement étoit préférable à la possession de quelques Provinces dans la basse Allemagne, ou sur les frontières de Pologne.

Malgré ce que nous avons fait, & dont l'Europe n'est peut être pas assez habile pour être étonnée, ne puis-je pas dire, sans blesser le respect profond que je dois aux grands hommes qui nous ont présenté des Loix, que nous avons nous-mêmes manqué à la fortune? Qu'une voix se fût fait entendre dans cette diète de patriotes, que Fersen ou Bibing eût proposé des réglemens dignes des beaux siècles de Sparte & de Rome; & je ne doute point qu'il n'eût retrouvé en nous de nouveaux Spartiates & de nouveaux Romains. L'enthousiasme dont il falloit profiter s'est éteint; le mouvement imprimé aux esprits s'est ralenti, & nous commençons à nous plaindre des maux que produit l'avarice. Nous voyons déjà parmi nous un commerce de corruption; l'argent des Étrangers se répand dans la Suède; il la divise en partis de *chapeaux* & de *bonnets*; on use contre nous de la détestable politique de Périclès; tandis que nous

vendons lâchement notre honneur & notre patrie, le Gouvernement ébranlé à chaque diète, ne prend aucune consistence. Il faudra peut être que de bons & braves citoyens attaquent pendant un siècle entier l'avarice dans ses derniers retranchemens, avant que d'en pouvoir triompher. Mais je ne désespère de rien, & je crois qu'il peut se trouver des consistances où mes Loix contre l'avarice ne seront pas aussi inutiles que vous le prétendez.

Vous ne m'avez pas converti, reprit Milord; au contraire, en me parlant de tous les hasards extraordinaires & de tous les événemens singuliers dont vous avez eu besoin pour changer votre Gouvernement, vous avez multiplié mes doutes. Que voulez-vous que j'espère, s'il faut à une nation un Charles XII, qu'heureusement la nature ne prodigue pas? Il s'écoulera peut-être deux mille ans avant qu'il paroisse un Prince pareil; & quand il paroîtra enfin, êtes-vous sûr que faisant la guerre en étourdi qui ne soupçonne pas qu'il puisse être battu, il aura cette suite bizarre d'a-

vantures qui vous a rendus libres ? D'ailleurs, quand vous reprîtes vos idées de liberté, vous n'aviez pas encore eu le temps de vous accoutumer avec la servitude. S'il y avoit encore quelque force dans les caractères, je pourrois m'attendre à des révolutions ; mais les vices bas qui gouvernent aujourd'hui l'Europe, sont destinés à la gouverner éternellement, parce qu'ils ôtent à l'ame toute son énergie. Il faut donc s'attendre...

Je vous demande pardon, interrompit notre Philosophe, & je vous prie de croire que je puis me passer d'un Charles XII. J'ai des exemples pour tout. Sans desirer d'être libres, & cherchant de tous côtés un maître qui voulût bien prendre la place de Philippe II, les Hollandois sont parvenus à fonder une République. Par un effet admirable de la Providence qui vient à notre secours, la fortune a encore plus de caprice que nous n'avons de vices. Cette lâcheté dont vous n'attendez que du mal, produira quelquefois le bien qu'un enthousiasme de courage a produit. Nous venons d'en avoir un exemple sous

nos yeux, je veux parler de la Corse. Cette Isle où les fiefs étoient connus, avoit tous les vices & tous les préjugés qui ont désolé le reste de l'Europe sous cette forme barbare de gouvernement. Elle devint une Province des Génois, & vous jugez bien qu'une Aristocratie naturellement soupçonneuse, ne régna pas sans inquiétude sur des gentils-hommes qui avoient des châteaux forts, sur des villes qui se vantoient d'avoir des privilèges, & sur tout un peuple armé à qui ses rochers servoient de forteresse & de retraite. Au lieu de les accoutumer à l'obéissance, en ne songeant qu'à les rendre heureux, le Sénat de Gênes ne songea qu'à les diviser pour les subjuguier les uns par les autres. Il se fit une Loi de ruiner les anciennes familles, de détruire les privilèges de tous les ordres ; & tout fut confondu dans une misère & une servitude générale.

Voilà de grands maux, & certainement les Corfes ne vous laissoient rien à desirer du côté de l'asservissement ; une révolution paroïssoit impossible ; cependant la mesure se